

Elisabete Thamer

L'interprétation des discours *

L'expression « racisme des discours », notre thème d'aujourd'hui, est une expression textuelle de Lacan dans un passage de « L'étourdit », passage dans lequel il nous livre aussi ce qu'il entend par « race » et que nous devons avoir à l'esprit afin de ne pas nous égarer dans la discussion. Pour Lacan, les « races » sont produites par les discours, tels qu'il les a formalisés. Voici le passage en question :

« Elle [une race] se constitue du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves, des pédants aussi bien, à quoi il faut pour en répondre des pédés, des scient, dirai-je encore à ce qu'ils n'aillent pas sans des sciés ¹. »

Lacan énumère ici trois des quatre discours qu'il a établis : la race des maîtres et des esclaves propre au discours du maître ; la race des pédants et des pédés propre au discours universitaire ; la race des scient et des sciés propre au discours hystérique ². On observe que Lacan n'inscrit pas, dans cette série, le discours analytique. Il y vient, quelques lignes plus loin, pour dire que « le discours analytique pour toute ça à contre-pente, ce qui se conçoit s'il se trouve en fermer de sa boucle le réel ³. »

Il y aurait beaucoup de choses à extraire de cette phrase complexe, je retiens seulement le fait que le discours analytique, lui, se situe « à contre-pente » des autres discours, dans la mesure où il n'a pas de pente à former une race, loin de là. J'y reviendrai.

La notion de « race » remonte au ^{xvi}e siècle et servait d'abord à désigner l'« ensemble des ascendants et descendants d'une même famille, d'un même peuple » (1512). C'est au ^{xix}e siècle, avec les avancées de la science, notamment des études de l'anatomie, de la médecine, « que se développe l'étude des races humaines », créant un terrain favorable à l'émergence de l'idéologie de la supériorité d'une certaine race par rapport aux autres. De cela découle l'apparition du terme « racisme », au début du ^{xx}e siècle (1902), pour désigner une « théorie de la hiérarchie des races » et ensuite l'idée de

« l'hostilité envers un groupe social ⁴ », idée qui s'est développée spécialement dans les années 1930 et 1940 sans s'éteindre depuis.

Il est à souligner que, dans les développements qui entourent ce passage de « L'étourdit », Lacan prend le soin de s'écarter explicitement de toute autre conception de « race », qu'elle soit anthropologique, ethnographique, idéologique ou anatomo-scientifique.

Nous savons que les discours, selon Lacan, commandent à des formes de lien social, chacun ayant comme production une jouissance et une vérité qui lui sont spécifiques. Si tous les discours comportent une impossibilité, une certaine version de la castration, la façon dont ils la traitent n'est pas du tout la même d'un discours à l'autre, ce qui génère forcément une sorte d'« appréciation » ou de grief de la part des apparolés de discours différents. Car il faut bien préciser que ces discours « cohabitent » dans un même moment historique.

Dans « Télévision », interrogé sur la raison pour laquelle il prophétise la montée du racisme, Lacan l'explique par le fait que, dans « l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés ⁵. » C'est pourtant la jouissance qui nous est étrangère, celle de l'Autre, qui permettrait, par sa différence, de situer la nôtre, d'où le développement des mouvements de ségrégation.

De ce fait, il devient alors inévitable que les discours s'interprètent mutuellement, et toute interprétation vise fondamentalement la jouissance. Il y a pourtant interprétation et interprétation. Même si l'interprétation réciproque des discours a ceci de commun avec l'interprétation analytique qu'elle vise la jouissance, l'interprétation d'un discours par l'autre prend souvent la forme d'une dénonciation, voire d'un rejet d'une jouissance autre que la sienne.

Deux questions me sont venues à la suite de la lecture de ce passage.

Pourquoi le discours analytique se situe-t-il à contre-pente des autres ? Tout d'abord, c'est la psychanalyse, et surtout Lacan, qui s'est donné les moyens de formaliser le mode de fonctionnement des discours, les éclairant de sa théorie, dévoilant ce qui est en jeu dans leur structure. Cet éclairage rend possible un autre regard – ou interprétation – quant aux solutions apportées par les autres discours à la castration. Par ailleurs, le discours analytique présuppose un changement de discours de la part du sujet qui s'apparole à lui. Il y a une entrée dans le discours analytique, une entrée qui a ses lois propres ; ce changement de discours emmène l'analysant à faire l'expérience du franchissement dans sa façon de concevoir la castration. Cela

donne peut-être aux appaolés du discours analytique un aperçu, disons, un peu plus averti sur ce que produisent les autres discours.

Pourquoi le discours analytique n'engendre-t-il pas de race ? La réponse n'est certainement pas à chercher du côté d'une quelconque bonhomie ou d'une soi-disant pensée politiquement correcte des analystes. C'est un fait de structure. Ce que le discours analytique produit, dans la cure donc, c'est la jouissance singulière de chaque sujet, elle ne produit que de l'Un, de l'Un tout seul. Le résultat est une solitude assurée et à terme consentie, rien qui ne s'accorde à l'inscription dans un ensemble homogène constituant une « race ». L'analyse produit des « épars désassortis ⁶ », expression de Lacan qui désigne une pente diamétralement opposée à celle d'une race.










Peut-on alors conclure : pas de race, pas de racisme ? On pourrait peut-être dire que le discours analytique ne participe pas du racisme *des discours*, quoique Lacan évoque l'antipathie du discours analytique à l'égard du discours universitaire ⁷. Cela n'empêche pas non plus que des sujets ayant été analysés soient racistes...

Il reste cependant la question de savoir ce que nous faisons en tant qu'analystes membres d'une institution analytique. Qu'est-ce qui nous rassemble finalement ?

Les travers des institutions analytiques, ce qui n'est d'ailleurs pas une prérogative lacanienne, témoignent d'une précarité assez particulière quant à la réunion des analystes. La solitude de jouissance assurée par une cure se redouble, pour ceux qui deviennent analystes, de la solitude de l'acte analytique. Ils sont « les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ⁸ », dit Lacan. C'est donc bien une sorte d'impasse, car nous avons besoin d'une communauté, d'une école, pour penser la psychanalyse. Qu'est-ce qui nous réunit dans cette école, par exemple, et pas dans une autre ? Qu'est-ce qui préside à ce choix ? Je n'ai pas de réponse précise, il n'y a certainement pas de réponse qui vaille pour tous. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas le discours analytique en soi qui le détermine, car il n'opère que dans le champ restreint de la cure.

Je me demandais, pour conclure, si les institutions analytiques n'auraient pas un penchant à l'auto-ségrégation. Ce n'est pas une critique, sinon un mouvement qui essaye de préserver un « entre-soi », c'est-à-dire une certaine façon de concevoir la psychanalyse et ce que celle-ci doit produire. Il est certain qu'il n'y a pas qu'une façon de concevoir la psychanalyse et ses finalités. Cela constitue à la fois une difficulté et une chance.

Mots-clés : racisme des discours, race, racisme.

-
- *  Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations », à Paris le 21 mars 2019.
1.  J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 19 ; dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 462.
 2.  C'est la proposition que fait Christian Fierens dans *Lecture de « L'étourdit »*, Lacan 1972, Paris, L'Harmattan, coll. « Études psychanalytiques », 2002, p. 132. Cet auteur ne s'appuie pourtant pas sur les significations des mots employés par Lacan. Or, le mot « pédant » désignait d'abord le « professeur, maître d'école » (dès le xv^e siècle), plus tard la « personne qui fait étalage de son savoir ». « Pédé », outre le sens injurieux du français argotique, renvoie à un radical grec qui est à l'origine de toute une série de mots liés à l'éducation (*paideia*) et à l'enfant (*paidion*) comme « pédagogie », « pédiatrie », « pédéraste » (« qui aime les jeunes garçons »). Pour « scient » : « Celui qui sait, qui est savant. » Cf. P. Rey (sous la dir. de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010, et P. Chantraine, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1950.
 3.  J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, *op. cit.*, p. 19 ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 463.
 4.  P. Rey (sous la dir. de), *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*
 5.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 53 ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 534.
 6.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 573.
 7.  J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 395. Voir aussi : S. Askofaré, « De l'antipathie des discours universitaire et analytique », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 19, Paris, juin 2017, p. 129-136.
 8.  J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 59.